

estudios de dialectología  
norteafricana y andalusí  
13 (2009), pp. 257-265

**BADINAGE ET RACONTARS. FORMES NOUVELLES  
DU LIEN AMOUREUX EN MAURITANIE**

BANTER AND GOSSIP. NEW FORMS OF LOVE RELATIONSHIP  
IN MAURITANIA

**ALINE TAUZIN\***

**Abstract**

This study is devoted to an emerging term in the spoken Arabic of Mauritania, namely *tlahlīh*, usually meaning “gossip”, or “spreading gossip”. Its semantic content has been largely extended to gender relations in the Mauritanian society and generally to any form of transgression. Apparently, this connotation of the word *tlahlīh* has appeared less than ten years ago and its use is taking an increasingly important place in social relations.

**Resumen**

Este estudio está dedicado a un término de reciente aparición en el árabe hablado en Mauritania. Se trata de *tlahlīh* que suele significar “chisme”, o “chismear”. Su contenido semántico alude, en especial, a las relaciones de género en la sociedad mauritana, y, en general, a cualquier forma de transgresión. Al parecer, la palabra *tlahlīh* surgió hace menos de un decenio y su uso va ocupando un lugar cada vez más importante en las relaciones sociales.

**Keywords:** *tlahlīh* ; banter; gossip; Mauritania; social relations.

**Palabras clave:** *tlahlīh* ; chismes; Mauritania; relaciones sociales.

C'est un terme d'apparition récente dans l'arabe parlé en Mauritanie qui va retenir notre attention ici. Il s'agit de *tlahlīh*, qui désigne un « cancan », le « fait de commérer ». Son contenu renvoie, pour une grande part, aux relations homme-femme dans la société maure, et plus largement, à toute forme de transgression.

Le mot semble attesté depuis moins de dix ans. Il dérive d'une racine, *lāh* (*ela*), signifiant « insister ». Sous la forme redoublée *lahlah* (*fi*), le verbe a pour sens « aiguïser un couteau », ainsi que « rapporter sur quelqu'un, créer des difficultés à quelqu'un par ce qu'on raconte à son sujet ».

Auparavant, on avait recours à d'autres termes, tel que *telhāg*, le « fait de rappor-

---

\* **Aline Tauzin: CNRS - Université Paris VII**  
**E-mail: [aline.tauzin@wanadoo.fr](mailto:aline.tauzin@wanadoo.fr)**

ter », un synonyme donc, auquel on associe, de façon significative, *tnāvīq*, « hypocrisie ».

Le mot est chargé d'ambivalence. En effet, comme on vient de le voir, il désigne le « fait de commérer », une action d'ordinaire sévèrement jugée. Mais, parce que cette émission de parole a recours à nombre d'insinuations et de périphrases, ainsi qu'à des mimiques et des onomatopées, parce qu'elle enjolive, voire invente avec brio parfois, elle apparaît aussi comme faisant partie d'un art du récit au contraire très apprécié, et ce depuis fort longtemps, particulièrement lorsqu'il est exercé par les jeunes filles ou les jeunes femmes. On le voit, pour cette raison, le *tlahlīh* s'inscrit dans la continuité de conduites traditionnelles. Mais aussi parce qu'il se pratique dans les seuls groupes dominants. Les membres des catégories sociales inférieures ne s'y livrent pas. On retrouve, dans cette répartition, le découpage ancien entre parole/gestion du politique, du côté des dominants, et spécialisations manuelles des dépendants. Enfin, c'est par la relation mère-fille et la plus grande liberté de parole qui a toujours présidé à leurs échanges que le *tlahlīh* conforte son caractère féminin. Les thèmes abordés, en ce qu'ils concernent, pour l'essentiel, la sphère de l'intime, ne peuvent l'être entre père et fils, le père incarnant la norme, la loi auxquelles tous doivent se plier.

Mais c'est aussi une pratique récente, ou qui prend des formes nouvelles, comme en témoigne la nécessité d'une création lexicale pour la désigner, en ce qu'elle combine précisément ragot et art du langage. La tolérance à ce type particulier de discours s'est également accrue, dans un contexte désormais urbain, densément peuplé, donc, et en constante mutation. Il est aussi très valorisé de paraître bien renseigné, au courant de beaucoup de choses, de connaître les gens « qui comptent » ou sembler le faire.

Une chanson de Dimi mint Abba, datant de 2003, témoigne par son existence même du poids du *tlahlīh* dans la période contemporaine. Elle a été composée en réponse à l'accusation portée contre cette chanteuse, l'une des plus connues de la scène mauritanienne, d'avoir participé à la diffusion d'une calomnie, dans la capitale. En voici quelques vers :

*žāne ḥadd men ilāh rāved tetlāle*

Quelqu'un est venu nous voir de là-bas, apportant quelque chose de brillant

*mā mervūd men ilāh yekūn el-heylāle*

Rien ne sortira de là si ce n'est la profession de foi

*ya el-ḥammāle wallāh ye ḍi māhi ḥāle*

O porteurs [de cancons], par Dieu, cela ne se fait pas

*mā mervūd men ilāh yekūn el-heylāle*

Rien ne sortira de là si ce n'est la profession de foi

La phrase qui tient lieu de réponse en même temps que de refrain est devenue un quasi proverbe, une expression convoquée chaque fois qu'une personne se pense injustement suspectée de commérer.

La pratique est majoritairement féminine, donc, mais elle se masculinise dans une certaine mesure. Le contenu des récits colportés ne serait alors, en principe, pas le même : les hommes parleraient plus volontiers du politique, tandis que les femmes s'intéressent à la vie privée, à la morale et à sa transgression supposée ou réelle. Mais, dit-on, certains hommes ne dédaignent plus de tenir des propos « de femmes »

ou considérés comme tels jusque-là. Et peut-être sont-ils plus nombreux à se livrer à un *tlaḥlīḥ* virtuel, en usant d'Internet.

De fait, la création d'un tel terme signale l'émergence de nouvelles pratiques à la fois dans le registre des conduites et comportements – en contradiction avec les valeurs et règles en vigueur dans la société – et dans celui des modes de communication. Le contenu du *tlaḥlīḥ* référerait, à 80%, à la sexualité et un bon quart serait mensonger. Quant aux modes de communication, ils se caractérisent par le recours massif au téléphone portable ainsi qu'à Internet et à ses réseaux de partage, l'un et l'autre devenant des vecteurs aussi importants que l'échange verbal direct dans la circulation du *tlaḥlīḥ*.

Pour ce qui est des conduites observables, en particulier dans le champ des relations homme-femme, des bouleversements notables les ont affectées au cours des dernières décennies et se sont accélérés dans les années les plus récentes. On peut prendre la mesure des mutations intervenues dans le rapport amoureux en considérant, par exemple, le parcours linguistique effectué par un autre terme, *el-wense*. Dans son acception traditionnelle, il se traduit par « relation de galanterie » ou encore par « amour courtois ». Or, de nos jours, il désigne un échange amoureux impliquant forcément des relations sexuelles. On le voit, le changement dans la signification de ce terme porte sur l'absence ou, au contraire, la présence de la sexualité. Dans un passé somme toute pas si reculé, la relation amoureuse était basée sur l'évitement des corps, sur la construction d'une figure féminine inaccessible, objet d'un désir qui ne cherchait nullement à se satisfaire. Partout se repérait l'élaboration de cette représentation d'une Dame distante et hautaine. Dans les manipulations et marquages dont le corps féminin faisait l'objet dès la naissance. Dans les thèmes privilégiés par la poésie que les hommes adressaient aux femmes aimées : elles n'y étaient évoquées que par leur éloignement, à travers les traces laissées sur le sol par un campement après qu'il se soit déplacé ; ou par leur dédain, lorsqu'elles refusaient d'entendre les suppliques qui leur étaient destinées ; ou encore, elles étaient plus sûrement rendues inatteignables par leur mariage avec un autre. Il n'est jusqu'aux rites de mariage, précisément, qui ne s'inscrivaient dans un tel schéma : particulièrement longs, ils consistaient pour une grande part en une mise en scène de cet évitement, au cœur même de ce qui pourtant venait sceller l'alliance et permettre la reproduction du groupe<sup>1</sup>.

La relation courtoise se vivait aussi dans le quotidien de la vie des campements. On attendait de tout jeune homme qu'il marque sa déférence à l'égard de l'aimée, et plus généralement de l'ensemble des femmes de son entourage, qu'il se mette au service de la Dame et fasse de celui-ci la démonstration appuyée. Chaque mère de jeune fille veillait à ce que cette dernière soit courtisée, selon un rituel bien établi – et appelé *le-mži*, « la venue » – qui consistait en visites nocturnes sous la tente familiale : le jeune homme, arrivé tard dans la nuit, réveillait la jeune fille d'une pression sur le bras ou sur la tête et engageait une conversation avec elle. Une assiduité par trop irrégulière dans la succession de ses visites provoquait l'irritation de la mère qui déchiffrait là un manque de considération à l'égard de sa fille.

<sup>1</sup> Pour une description précise, cf. Tauzin, A., *Figures du féminin dans la société maure (Mauritanie)*, Paris, Éditions Karthala, 2001.

Ce type de relation pouvait se poursuivre par-delà le mariage. Sur un mode plus discret, certes, le soupirant marquant son souci de plaire à l'aimée en veillant à son bien-être et, par exemple, se rapprochant d'elle à un moment où l'époux est occupé ailleurs, en prenant prétexte de lui apporter quelque objet lui faisant défaut.

Les femmes, elles, demeuraient immobiles et muettes – le « gavage » auquel était soumis leur corps relevant aussi de cette logique –, inscrites à cette place de pur objet de désir privé de toute expression propre. Ce n'est que depuis une trentaine d'années qu'elles développent et divulguent largement un genre poétique spécifique dénommé *tebrâe*, dans lequel elles expriment majoritairement leurs sentiments amoureux<sup>2</sup>, indiquant en cela un changement radical dans la place qu'elles occupent, le passage de ce statut d'objet, évoqué à l'instant, à celui de sujet de son désir propre.

L'un des termes mentionnés plus haut, la « venue », a connu des évolutions dont les étapes permettent d'appréhender la nature des changements en cours. Il a donc tout d'abord désigné la visite du soupirant au domicile de la jeune fille, en présence, faut-il le rappeler, de la famille de cette dernière, bien qu'endormie. Mais après l'indépendance du pays, les choses ont commencé de bouger. L'âge au premier mariage a connu un recul notable, auquel la scolarisation naissante des filles n'est sans doute pas étrangère. Parallèlement, l'écart d'âge entre les conjoints est allé en se réduisant. La « venue » a consisté alors – et cela, il y a une vingtaine d'années – en rencontres, à l'écart du campement, de jeunes gens demeurés plus longtemps célibataires – particulièrement les jeunes filles –, rencontres donnant lieu, semble-t-il, à des pratiques sexuelles non abouties. Il n'était plus question, pour un jeune homme, de rendre visite à une jeune fille sous la tente de ses parents. Au contraire, le secret s'instaurait, les rendez-vous se planifiant avec l'aide discrète de garçonnetts jouant les intermédiaires. De nos jours, dans une Mauritanie de plus en plus urbanisée, il est inenvisageable qu'un jeune homme se rende au domicile de celle qu'il courtise. Le terme lui-même de « venue », comme synonyme de rendez-vous, tombe en désuétude.

On est donc passé, en deux générations à peine, de fréquentations codifiées entre jeunes gens, sous le regard de leurs parents, et assorties d'un mariage précoce – surtout pour les jeunes filles – au sein de la parentèle ou du groupe tribal, à l'instauration d'un mariage de plus en plus tardif ouvrant la voie à d'autres possibles. De fait, on assiste à un profond bouleversement de la relation homme-femme. L'accès à l'indépendance, puis l'urbanisation massive d'une population auparavant nomade – on ne retient ici que l'ethnie maure –, constituent sans aucun doute les causes premières qui ont présidé à de tels changements, dont on verra qu'ils sont chargés d'ambivalence. Les modèles changeaient. Mais aussi, des gens originaires de lieux très éloignés les uns des autres et appartenant à des ethnies ou à des tribus différentes, se sont mis à cohabiter dans des villes de plus en plus grandes. Pour mémoire, si la population du pays est estimée à 3 500 000 personnes, Nouakchott, la capitale, compterait un million d'habitants et Nouadhibou, la métropole économique, 150.000. D'autres villes offrent une taille non négligeable.

---

<sup>2</sup> Cf. Tauzin, A., « À haute voix. Poésie féminine contemporaine en Mauritanie », *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, 54 (1989-4), pp. 178-187.

L'anonymat s'est installé. Il n'est plus possible, dans d'aussi grandes villes, de connaître son environnement, voire ses voisins immédiats, et de reproduire, au moins partiellement, les modes de vie anciens. On est entouré d'étrangers – en référence à la famille et à la tribu –, et les stratégies d'occupation de la ville qui se sont rapidement mises en place n'ont pas suffi à contrecarrer cette dispersion. Mais, dans le même temps, l'éparpillement du groupe familial ou tribal dans un vaste espace, en ce qu'il n'autorise plus l'évident contrôle que ce groupe ne manquait pas d'exercer sur chacun de ses membres dans l'aire plus réduite du campement, a été un puissant facteur d'individuation.

La scolarisation des filles, qui n'a cessé de progresser jusqu'à atteindre, récemment, le niveau universitaire, a constitué un autre de ces facteurs de changement. Fondamentalement, elle a contribué, alliée aux facteurs précédemment évoqués, à ébranler la place à laquelle chacun des sexes se trouvait affecté dans la société traditionnelle, et singulièrement l'assignation de la femme à sa seule fonction reproductrice, à un destin de mère.

Jusqu'à tout récemment, il était très difficile pour une fille de faire des études supérieures. Seules comptaient la menace potentielle d'un déshonneur résumé à la conception d'un enfant illégitime, « trouvé dans le désert » selon une des périphrases offertes par le dialecte, la crainte éprouvée par les parents que leur fille, laissée à elle-même, ne « fasse du n'importe quoi ». Ou encore, que « ses nouvelles soient gâtées », que les paroles circulant à son propos ne colportent son inconduite – où l'on retrouve la puissance du langage, dans la société maure, que le *tahlīh* reprend à son compte. Au contraire, de nos jours, il est de bon ton, pour les familles se situant au sommet de la hiérarchie sociale, d'envoyer leurs filles étudier à l'étranger, même si la liberté de ces dernières se négocie encore : la plupart sont accompagnées d'un parent, ou bien leur père ou leur mère leur rendent de longues et fréquentes visites. Ce n'est que très dernièrement que quelques étudiantes sont parties seules acquérir une formation au loin. Mais un tel changement ne va pas, lui non plus, sans ambivalence. L'obtention de diplômes par les filles est davantage l'objectif de leurs parents que d'elles-mêmes, et singulièrement de leurs pères, soit que ces derniers aient eux-mêmes étudié, soit qu'ils ne possèdent aucun diplôme et qu'ils en aient conçu quelque regret. Dans tous les cas de figure, les filles, comme les garçons, peuvent désormais être porteuses des ambitions paternelles, ce qui constitue une manifestation supplémentaire des changements intervenus dans les assignations des deux sexes. Ces pères sont, alors, très opposés au mariage de leur fille, craignant qu'elles n'abandonnent leur cursus dès l'alliance conclue. Pour l'heure, un tel investissement s'avère souvent en décalage avec les attentes réelles des jeunes filles concernées, en matière de projet de vie. L'épanouissement de soi à travers une activité professionnelle est une perspective qu'elles envisagent encore très peu – mais on la voit déjà poindre –, l'essentiel, pour elles, résidant encore dans la réalisation d'un mariage socialement réussi et la non transgression des interdits. Car même si l'idée de l'égalité entre les sexes fait son chemin en Mauritanie, l'organisation des rapports de sexe selon le schéma courtois y est encore très présente. Et, dans cette dernière logique, le travail féminin – bien sûr, il n'est question ici que des groupes dominants – est considéré comme un élément de prestige. Il ne répond pas à une nécessité et il serait déshonorant qu'il ait à le faire. Voilà qui pourrait contribuer à expliquer en partie le

développement actuel du *ṭlaḥlīḥ* parmi les femmes. Il demeure que, de nos jours, une fille ayant fait des études est plus valorisée que celle qui n'en a pas fait, au point d'être en droit d'en espérer un meilleur mariage.

D'autres changements notables interviennent dans le déroulement de la vie quotidienne, qui sont potentiellement vecteurs de tensions, de questionnements ou de condamnation, et donc de *ṭlaḥlīḥ*. Ainsi, les jeunes couples choisissent de plus en plus souvent de vivre dans leur propre appartement, refusant la cohabitation avec les parents du mari, comme le voulait la tradition, et ce, sur l'insistance des jeunes femmes qui se trouvent souvent en conflit d'intérêts avec leur belle-mère. La patience, vertu cardinale de toute jeune épousée, autrefois, et qui était rituellement mise à l'épreuve, n'est plus de mise.

On note aussi l'émergence du désir individuel dans le choix du conjoint. La règle ancienne voulait que le premier mariage soit « pour les parents » : ces derniers choisissaient le partenaire qui leur paraissait le mieux convenir, mais l'alliance pouvait être de courte durée. La répudiation n'entraînant aucun opprobre à l'égard de la femme, les mariages pouvaient être nombreux à se succéder. De nos jours surgit le désir d'investir dans une relation matrimoniale stable et de ne plus divorcer aussi aisément que par le passé. Ces tendances qui se dessinent ne remettent pas en cause, pour l'heure, une règle fondamentale de l'alliance : celle de l'isogamie ou de l'hypergamie féminine, selon laquelle une femme ne peut épouser qu'un homme de statut égal ou supérieur au sien. Parallèlement, la représentation de l'enfant change en profondeur.

Une telle énumération, bien que très incomplète, permet de prendre la mesure des bouleversements intervenus. En leur centre, le statut de la femme et les relations entre les sexes. Celles-ci se sont modifiées et continuent de le faire de façon plus notable encore dans la toute dernière période. Là aussi, de nouvelles dénominations accompagnent chacune des étapes franchies. Déjà, l'ami de cœur, que l'on appelait auparavant *unīs* (fém. *unīse*), était devenu *šbi* (fém. *šbiye*), *ṭšābi* étant le substantif qui désigne le mode d'interaction actuel entre les jeunes gens, qu'elle soit durable ou passagère. La « courtoisie » de l'ancien temps avait laissé la place au flirt. Actuellement, le modèle est aux relations multiples, ce dont la langue porte la marque. Du côté féminin, les protagonistes sont dénommés de la façon suivante : un *šbi* et des *progrāmāt* (sing. *progrām*). *wāḥed šbiyye u wāḥed nprogrāmi meāh*, sera-t-il précisé (litt. « l'un est mon petit ami et l'autre, j'ai un programme avec lui »). Le premier segment de phrase peut s'entendre de deux façons : soit la jeune fille a un ami avec lequel elle vise le mariage – ce qui implique, je le répète, le respect des règles d'alliance, à quoi s'ajoute la prise en compte des perspectives professionnelles de l'élue –, soit elle lui porte quelque affection sans avoir le moindre projet matrimonial avec lui, et elle papillonne avec d'autres.

*šik šok šek* est une formule, non dénuée d'humour et qui emprunte largement à la langue française, par laquelle sont désignés trois galants qui, ensemble, parviennent à réunir toutes les attentes d'une femme à l'endroit d'un homme : *šik* est celui qui est présentable, plaisant à exhiber, *šok* est l'aimé, tandis que *šek* est le riche – capable de signer des chèques...

Le jeune homme, quant à lui, répugne à admettre un quelconque investissement affectif avec une personne en particulier. Il ne reconnaîtra donc qu'une multitude de

*şbiyāt*. Côté masculin, le jeu de la courtoisie s'est restreint, il a fait place à l'affirmation d'une virilité plus prévisible dans son expression. Désormais, l'amour est réputé amoindrir, affaiblir l'homme. De celui dont on lit sur son visage qu'il en éprouve le sentiment, on dit : *şāraṭ zāzu*, « il a avalé un sac plastique ». C'est un sentiment réservé aux femmes, dont on soutient qu'elles en parlent beaucoup. La femme amoureuse est dite *meslūbe*, un qualificatif ancien issu du registre poétique et qui implique, dans son acception contemporaine, une dépendance affective. Le terme peut s'employer à la forme diminutive, *mseylibe*. Pour les garçons, seule celle-ci est utilisée (*mseylib*), pour son caractère éminemment péjoratif.

De la courtoisie, articulée à un schéma de domination masculine plus conforme à ce qui s'observe sous de nombreuses latitudes, on pourrait trouver trace dans une pratique de cadeaux offerts à la femme, en échange ou non d'un rapport sexuel, un mode de relation qui, parce qu'il s'inscrit dans la logique de la déférence masculine à l'égard des femmes mentionnée plus haut, n'est pas qualifié de prostitution, ou laisse planer une incertitude là encore favorable au développement du *tlahlīh*.

Dans la période la plus récente, les relations se modifiant encore, elles ont donné lieu à de nouvelles créations lexicales. Ce que l'on nomme *eş-şoḥbe el-metraqiye*, « l'amitié à la mode », et qui concerne la génération des 18-20 ans, semble impliquer une relation sexuelle – très souvent inaboutie – ou laisser croire à son existence, en la posant comme une norme sans doute plus affirmée que vécue. Elle implique également une extrême fluidité dans les échanges, l'absence d'attentes sur le plan affectif – ou leur reconnaissance très partielle, chez la jeune fille – et de jalousie.

La génération des vingt-cinq ans environ perçoit qu'une véritable rupture est intervenue entre elle et celle qui la suit immédiatement. Certains parlent d'explosion des comportements. Le contrôle des filles ne semble plus s'exercer avec la même vigilance tandis que leur visibilité dans l'espace public s'accroît. Ainsi les voit-on fréquenter des restaurants avec leurs amis, entre les cours ou à l'heure du déjeuner, une conduite impensable il y a encore peu de temps. Les fêtes se multiplient, à l'occasion des anniversaires par exemple, au cours desquelles on consomme nourritures et boissons et l'on danse des danses d'origine occidentale, parfois en ayant recours aux services d'un D. J. Là encore, le changement est notable puisque, il y a peu, les occasions de sortie étaient, pour les filles, à peu près inexistantes.

Ce changement s'observe au sein même des familles, entre les aînées et les cadettes. Le désir des filles s'exprime de plus en plus et les parents se montrent plus réceptifs à son endroit. Chez les tout jeunes gens, se sont installés une ignorance absolue des règles, interdits et savoirs en vigueur antérieurement – par exemple les règles d'évitement vis-à-vis des frères aînés –, voire un sentiment d'étrangeté à leur égard. La transmission des règles n'opère plus. C'est à une véritable mutation d'une logique à une autre à laquelle on assiste, qui fait que ce qui était posé, par le passé, soit comme obligatoire soit comme interdit, ne suscite plus qu'incrédulité et non acceptation.

Une telle accélération ne saurait s'effectuer sans heurt ni mise en place de stratégies diverses. Et ce, d'autant plus que les sujets potentiels de discorde relèvent d'un tabou de parole entre générations, un tabou qui perdure malgré les bouleversements en cours. Ces stratégies, souvent, se résument à un secret plus ou moins bien gardé chez les plus jeunes, auquel répond, de la part des parents, une ignorance

feinte quant à leurs agissements. La possession d'un téléphone portable ou le fait de fumer, assumés clandestinement, relèvent de ce « secret ». Ou encore l'emploi, par les jeunes filles, lorsqu'elles conversent entre elles, de prénoms féminins pour désigner leurs amis et ainsi ne pas être comprises de leurs mères. Leur nombre est si restreint et le recours aux diminutifs si systématique qu'il semble difficile de voir, dans cette pratique, autre chose que le signe d'une dissimulation consentie, d'un accord tacite entre les deux parties. Ainsi de *xweydi*, dont la caractéristique est d'être peu répandu et donc aisément repérable, ou de *mrayyamu*, une dénomination dans laquelle l'inversion est renforcée par le recours à un suffixe possessif masculin.

Pour en revenir au *tlaḥlīḥ*, je l'ai dit plus haut, sa visée immédiate est de dénoncer une transgression touchant à un certain nombre de valeurs sur lesquelles se fonde la société maure. Le tableau des changements esquissé plus haut laisse à penser que les actes passibles d'un tel traitement abondent. Parmi les plus graves figurent ceux-ci : une telle a des expériences sexuelles ou elle a plusieurs soupirants, une autre a subi un avortement à la suite d'une grossesse illégitime, un tel boit de l'alcool ou consomme des stupéfiants, un autre, enfin, est homosexuel.

Le recours à Internet et à des réseaux de partage a sans doute considérablement élargi la diffusion du *tlaḥlīḥ* – au point d'entraîner des protestations conduisant à la fermeture de certains d'entre eux. Ainsi de l'un d'eux, dénommé *howbārāt facebook*, « les prostituées de Facebook ». Construit à partir de photos volées sur des sites personnels, voire dans la mémoire de téléphones portables, il donnait à voir les images de nombreuses jeunes filles ne portant pas le voile traditionnel, la *melaḥfa*. Cette longue pièce de tissu enroulée autour du corps et dont l'un des pans est rabattu sur la tête afin d'en cacher les cheveux, demeure le seul vêtement admis dans l'espace public. Il est complété par une jupe ou une robe, que l'on devine sous les transparences du voile, ou, tout récemment, par un pantalon plus ou moins ajusté. Et il est très souvent ôté lors des réunions entre filles, fêtes d'anniversaire ou rencontres plus informelles, qui donnent lieu à quantité de prises de clichés photographiques. Un autre site portait, quant à lui, le nom de *mnātne xaşru*, « nos filles sont gâchées ». Ces sites revendiquent la défense d'une identité mauritanienne, de valeurs traditionnelles jugées en perte. Mais on le voit, leurs dénominations mêmes, ainsi que leur contenu et celui des forums de discussion qu'ils abritent – et dont la phrase emblématique, une interjection teintée de mépris, pourrait être *tʃu bihum hāḍu le-elāyāt*, « fi de ces femmes ! » – renvoient à la dénonciation d'une immoralité située du côté de la femme. Autrement dit, c'est bien dans la définition même de l'être femme qu'est en train de se produire une rupture, voire une fracture.

Cette fracture opère d'abord, je l'ai dit, entre les générations. Celle des parents, qui continuent de valoriser des modèles anciens, modèles que conteste ou plutôt transgresse la génération de leurs enfants, avec une intensité de plus en plus marquée. Elle opère aussi au sein de la classe d'âge concernée au premier chef par les transformations en cours, ce dont témoigne l'existence des réseaux de partage mentionnés à l'instant. Et, sans doute, existe-t-elle tout autant dans l'intériorité même de nombre d'individus. On conçoit, en effet, que la mutation à laquelle est confrontée la société maure, ce mouvement vers l'individuation de sujets dont l'identité était fixée, il y a peu encore, par leur appartenance à un groupe, puissent faire surgir des tensions au cœur même de leur subjectivité.



Le *tlahlīh* fonctionnerait alors, à travers le colportage des transgressions, du franchissement de l'interdit effectués par d'autres, comme une tentative de régulation de l'ensemble de ces tensions. Rappeler ce qui est posé comme intangible aurait pour but, selon les sujets, soit d'affirmer le désir de continuer de s'y conformer, soit de se masquer à soi-même un conflit entre son propre désir et la norme, lorsque leur incompatibilité génère par trop d'angoisse, soit encore de ne pas avoir à rendre compte de ses propres transgressions aux yeux d'une société qui les nomme toujours ainsi et, par conséquent, les réprouve.

Une telle effervescence ne peut être que temporaire. L'apparition d'un nouveau terme, qui a les faveurs des tout jeunes gens, en remplacement de *tlahlīh*, signale sans doute qu'une transformation est en cours. Il s'agit de *dyeff*. Dans son acception traditionnelle, il signifie « remuer du lait dans une outre dans le but d'en extraire la crème et de fabriquer du beurre ». Les jeunes ont aussi créé, à partir de ce mot, une expression avec laquelle ils aiment à se saluer : *eš t̄ari men ed-dyeffe ?*, littéralement « quoi de neuf comme barattage ? », qui se substitue à la formule habituelle *eš t̄ari ?*, « quoi de neuf ? ». On peut faire l'hypothèse que l'adoption de ce nouveau vocable, qui provoque le rire, signale une distanciation en train de s'effectuer vis-à-vis du caractère éminemment dénonciateur de la pratique dans la phase antérieure et donc la revendication des changements en cours, l'adhésion au fait qu'ils sont en passe de devenir la nouvelle norme ou, à tout le moins, qu'ils constituent celle à laquelle ces jeunes aspirent à adhérer.